Document generated on 06/01/2025 8:41 a.m.

24 images

« Un quart d'heure de gloire »

Pierre Barrette

Number 133, September 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13542ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Barrette, P. (2007). « Un quart d'heure de gloire ». *24 images*, (133), 46–47.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Un quart d'heure de gloire »

ou comment le spectacle insensé d'événements comme la tuerie de Virginia Tech constitue en quelque sorte un épisode de téléréalité...

par Pierre Barrette

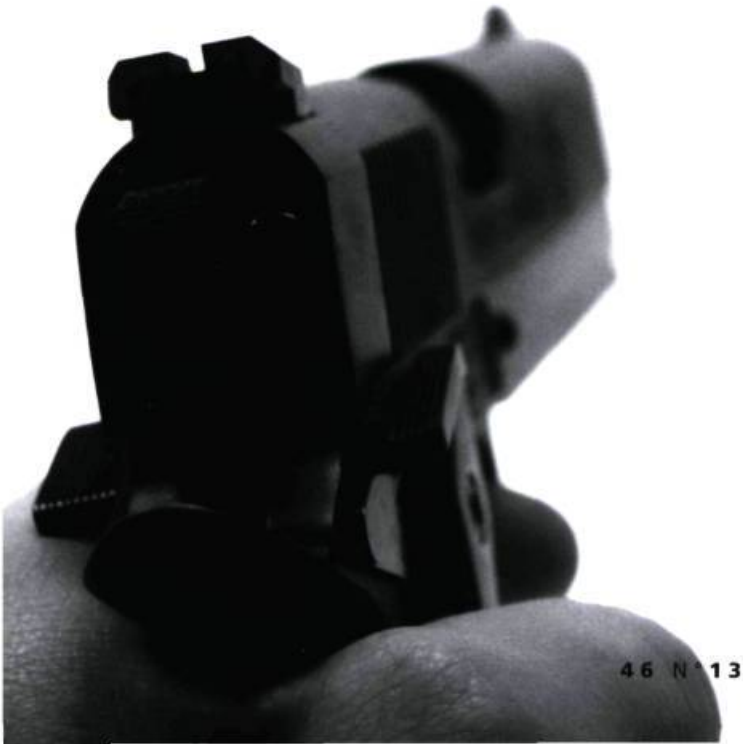
Mais il faut voir que cette violence, qui n'est plus proprement historique, qui n'est plus sacrée, rituelle ou idéologique et qui n'est pas pourtant acte pur et singularité individuelle, il faut voir que cette violence est structurellement liée à l'abondance [...] De temps en temps, au sein de notre univers clos de violence et de quiétude consommée, cette violence nouvelle vient réassumer aux yeux de tous une partie de la fonction symbolique perdue.

– J. Baudrillard, *La société de consommation*

Ce qui frappe en premier le commun des mortels devant l'extraordinaire charge émotive engendrée par les événements de Virginia Tech au printemps dernier – qui nous rappellent par ailleurs ceux de Columbine ou, plus près de nous, de Polytechnique ou du collège Dawson – c'est l'explosion subite, irraisonnée, apparemment absurde d'une violence gratuite et sans objet. Puisque, dans la très grande majorité des cas, il s'agit de gestes isolés, perpétrés par des individus solitaires et manifestement perturbés, une partie de notre quiète assurance reste sauve, et les apparences d'un monde ordonné, cohérent et sûr triomphent malgré tout. Il fallait voir en ce sens l'insistance des principaux médias, dans les heures qui ont suivi la fusillade du collège Dawson, relayée par des autorités au bord de la panique, à marteler sur tous les tons que le tueur, « contrairement à ce qu'avait laissé croire une fausse rumeur », avait agi seul. Le contraire est intenable : une action concertée, menée par plusieurs individus en toute intelligence, dans le but de tuer des innocents, glace le sang (d'où le choc ressenti après Columbine; on se sort partiellement de l'horreur en évoquant le jeune âge des agresseurs, l'« inconscience folle de l'adolescence ») et lance un défi à notre profonde et tenace confiance dans la nature humaine. Cela se rapproche de la guerre, mais on préfère ne pas trop y penser.

Autrement dit, les médias au premier chef travaillent très fort, appuyés en cela par une batterie de spécialistes, à nous convaincre que de tels événements constituent des électrons fous (ce que Baudrillard nomme « acte pur et singularité individuelle ») dans un système par ailleurs dépourvu de violence irrationnelle. La psychiatrie est ici d'un grand secours, car elle vient dire dans un langage drapé du prestige de la science ce que chacun veut entendre : l'histoire personnelle de tous ces tireurs fous révèle un drame, un manque, une tragédie intime non surmontée qui devait vraisemblablement se cristalliser autour d'un passage à l'acte spectaculaire. La responsabilité est individuelle, au pire familiale : la société peut donc s'en laver les mains, et les médias avec elle. Mais si on prête l'oreille un instant au « délire » de Cho Seung-Hui (l'auteur de la tuerie de Virginia Tech), on entend : « Vous m'avez acculé et vous ne m'avez pas laissé le choix. C'est vous qui en avez décidé ainsi. Maintenant vous avez sur les mains du sang dont vous ne pourrez jamais vous laver ». Et à quoi s'en prend-il avant

Au même titre que l'abondance, dont on voudrait nous faire croire qu'elle est partout, consubstantielle à l'état du monde occidental contemporain, la célébrité est notre nouvelle obligation, le pôle vers quoi doivent tendre les efforts de chacun au risque de passer pour un perdant.



tout ? Il accuse « l'hédonisme » ambiant et la «débauche», les « Mercedes », les « colliers dorés », la « vodka et le cognac ». Ce que cette confession démoniaque révèle, par-delà bien entendu les accents paranoïdes qu'elle sous-tend, c'est une mise en cause de la société d'abondance ; du plus profond d'une âme malade, c'est l'évocation terriblement lucide des causes structurelles de la violence sporadique telles que les analysait Baudrillard il y a 40 ans.

Les mécanismes de la célébrité

Mais prenons une pause, pour revenir dans quelques instants à Virginia Tech et à cette question de la violence, et penchons-nous sur un autre aspect de la télévision contemporaine, tout aussi important croyons-nous pour comprendre la logique de ces événements tragiques qui secouent désormais l'Amérique à intervalles réguliers. L'exemple du jeu *Deal or No Deal* créé par la firme Endemol (il en existe des versions différentes dans une cinquantaine de pays) et repris au Québec sous le titre *Le banquier* illustre à merveille la manière dont se sont transformés depuis quelques années les mécanismes de la célébrité. Il n'y pas si longtemps, les participants potentiels accédaient au plateau de ces jeux télévisés grâce à leurs connaissances étendues (*Jeopardy* aux États-Unis, ou plus près de nous *Tous pour un*) ou encore par la vertu d'un hasard contrôlé (*The Price Is Right*, par exemple); ils endossaient alors le rôle un peu ingrat du badaud chanceux, ridiculement inadéquat dans l'univers glamour de la télé. Rien de tel dans le choix des candidats du *Banquier* : ils sont choisis au moyen d'un long processus de sélection, qui comprend un questionnaire, une préentrevue et des auditions. Il s'agit à proprement parler d'un *rôle*, qui nécessite en outre une grande aisance devant la caméra et la capacité d'incarner efficacement une espèce de Monsieur ou Madame Tout-le-monde crédible et attachant, auquel le public s'identifiera spontanément.

Il y a donc tout lieu d'associer cette formule à la multiplication des concepts de téléréalité (*Star Académie, Loft Story, Occupation double*), dans le déroulement desquels le plus grand soin est également pris de choisir des candidats à la fois télégéniques et suffisamment « ordinaires », des modèles de spectateurs lambda clonés pour leur talent à faire miroiter les perspectives réelles, tangibles d'une célébrité vite acquise et vite consommée. Difficile de ne pas penser ici au *quart d'heure de gloire* évoqué jadis par Andy Warhol, affirmation que l'on a longtemps prise pour une boutade mais qui s'avère de plus en plus prémonitoire. Non pas que la télévision offre réellement à tous la possibilité d'une gloire même éphémère, beaucoup s'en faut : pour 10 000 candidats se présentant à la version québécoise de l'émission *Le banquier*, 150 sont retenus pour les auditions et 30 passeront éventuellement à la télévision : c'est exactement 0,3 % des appelés, pourcentage très faible sous tous rapports. Mais au même titre que l'abondance, dont on voudrait nous faire croire qu'elle est partout, consubstantielle à l'état du monde occidental contemporain, la célébrité est notre nouvelle obligation, le pôle vers quoi doivent tendre les efforts de chacun au risque de passer pour un perdant. Et pour chaque gagnant qu'elle célèbre bruyamment en l'élevant au rang de *star* d'un soir, d'une semaine ou d'un an, la télévision génère une masse toujours plus opaque de perdants persuadés qu'on ne peut être heureux que dans l'œil de la multitude.

De la responsabilité des médias

Bien entendu, il se trouvera toujours quelque part un spécialiste patenté pour poser l'équation entre la violence « gratuite » des tueries et la « violence représentée » un peu partout présente dans les médias, que ce soit celle des films de Rambo ou celle des jeux vidéo de guerre, et on ne niera pas que la préséance de tels modèles couplée à l'accessibilité délirante aux armes ont pu faire s'enflammer quelques esprits malades. Mais la responsabilité véritable des médias ne se situe-t-elle pas, bien plus fondamentalement encore, dans la possibilité même d'exister qu'ils offrent à cette violence ? Que le terrorisme soit contemporain de l'emprise de la télévision sur l'actualité nous disait déjà que les guerres se livrent désormais au petit écran. Les actes de violence comme Columbine, Virginia Tech, Dawson témoignent pour leur part de l'isolement terrible d'individus aliénés auxquels les médias offrent un cadre générique prédéterminé, un plateau déjà monté, une priorité assurée au sein de la programmation des chaînes qui ne demandent qu'à être bousculées pour faire place aux spectacles les plus attendus. Ces événements nous parlent de la télévision bien avant de nous dire quoi que ce soit sur la violence ou la folie des hommes.

Dans la multitude de commentaires qui ont suivi la tuerie de Virginia Tech, plus d'un analyste s'étonnait naïvement de ce que le tueur ait pris le temps de se filmer entre deux épisodes de sa boucherie, armes aux poings, et de faire parvenir ensuite la cassette au réseau NBC ; et d'autres, encore plus naïfs, croyaient que le diffuseur allait résister à la tentation de capitaliser sur ces images pour « faire de l'audience », comme on dit en France. Mieux que nulle part ailleurs, le cynisme profond de l'institution télévisuelle états-unienne apparaît dans cette complicité orchestrée avec le Mal, et nous révèle si cela était encore vraiment nécessaire combien la réalité seconde de nos médias est en voie de prendre le dessus sur la réalité tout court.